



Par **Ingrid Thobois**, écrivain

***Shirin*, dernier film de l'Iranien Abbas Kiarostami, inspiré d'un personnage féminin légendaire, a enthousiasmé l'écrivain Ingrid Thobois.**

Shirin est un titre qui trompe et ne trompe pas: comme une eau qui reflète et se meut. Comment pourrait-il en être autrement lorsqu'un seul terme prétend dire tant? Polysémique, et l'on serait tenté de dire «polyphonique», tant la langue persane rassemble ici, et traditionnellement, poésie et musique.

Shirin: non seulement un adjectif signifiant «doux», «sucré» en farsi, mais aussi un prénom féminin, et encore le titre d'un autre film que nous ne verrons jamais.

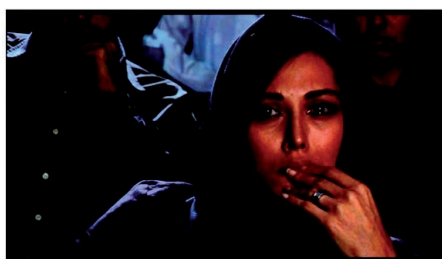
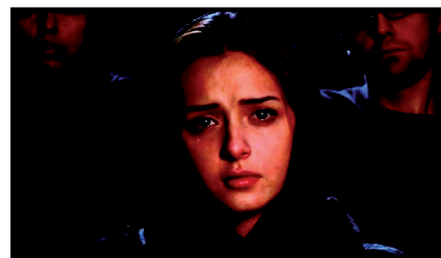
Shirin: six lettres pour explorer la tragédie, peindre les vertiges de la passion, six lettres aussi expressives qu'un visage aux traits changeants, aux expressions infinies.

Shirin: ou l'art accompli de la suggestion. Kiarostami brouille les frontières entre l'actrice et la spectatrice, les confond l'une et l'autre, les intervertit à loisir jusqu'à atteindre la perfection du jeu de miroirs, lorsque la fiction ne se distingue plus de la réalité.

Shirin: dans une salle de cinéma, 108 femmes d'aujourd'hui, Iraniennes pour la plupart, sont en train de regarder *Shirin*, adapté d'un poème épique de Nezam Ganjavi (XII^e). *Shirin* est à la culture persane ce que Juliette est à la culture occidentale; la princesse arménienne a son Roméo, roi de Perse: Khosrow. Ganjavi ou Shakespeare, tout n'est que feu, poésie, absolu. *Shirin* est une tragédie classique où l'amour s'inscrit dans l'éternité de l'accomplissement ou de la mort. *Shirin* happe les 108 spectatrices tandis que nous sommes happés par leurs visages caressés par la caméra de Kiarostami.

VISAGES. 108 figures féminines façonnent le plus bel écran de cinéma qui se puisse inventer. 108 visages comme des livres ouverts, dont la grâce et le raffinement sont la métaphore même de l'Iran.

Dans le bleu où la projection les confond, leurs visages éclairés constituent le sujet unique et infini du film de Kiarostami: spectatrices actrices. Regardeuses regardées. Observatrices observées. 108 visages comme unité d'action, paysage, dialogues, rebondissements. À ces yeux, à ces plisse-



Shirin, film iranien d'Abbas Kiarostami, 1h32, en salle

La poésie au service du réel

ments de lèvres, à ces froncements de sourcils, nous buvons l'émotion, déchiffrant en creux la tragédie d'un mythe, ainsi que le grand tremblement de l'Histoire contemporaine.

Il y a du bonheur à vérifier avec Kiarostami le pouvoir infini de la fiction."

nous convie. Et si l'imagination était le premier ressort de l'action? On ressort convaincu d'avoir vu, du moins incapable de distinguer ce qui s'est montré de ce qui s'est inventé. Il y a de la magie dans tout cela. Il y a du bonheur à vérifier avec Kiarostami le pouvoir infini de la fiction, langage poétique au service du réel.

Parce que *Shirin* dit évidemment quelque chose d'aujourd'hui, du pouvoir, de la faiblesse et de la force, facettes alternées d'une même envie de vivre. Or, l'énergie vitale n'est pas ce qui manque en Iran où la population, forte de son éducation, ne cesse de s'affirmer dans sa créativité et sa volonté de changement. *Shirin* dit aussi quelque chose des

femmes: voir le film de Kiarostami, c'est plonger dans la singularité de 108 visages comme on lirait une carte géographique et politique de l'Iran, c'est recueillir le plus vivant des témoignages sur la société iranienne actuelle.

EXISTER. Entre le XII^e et le XXI^e siècle, tout a changé, rien n'a changé. La tragique *Shirin* habite chacune de ces femmes, saisies dans l'atemporalité de l'amour et de la poésie, dans la nécessité d'un combat, dans la joie d'être en vie et dans l'implacable solitude d'exister.

« *L'Iran, ce vieillard malade qui a tant créé, aimé tant de choses, tant péché par orgueil, tant rusé, tant souffert. Vieux patriote aux mains ivoirines, tantôt capable d'un charme ensorcelant à ses moments lucides, tantôt offert à la mort dans la torpeur de souvenirs qui s'effacent, et tombé aujourd'hui au pouvoir de créanciers plus robustes et moins raffinés que lui.* » Dans *L'usage du monde*, Nicolas Bouvier décrivait ainsi l'Iran en 1953, une génération avant la révolution islamique et l'avènement de l'ayatollah Khomeiny, deux générations avant la première élection de Mahmoud Ahmadinejad. ■